

La circulation des énergies et des souffles

Le Ling Shu, l'une des deux bibles de l'acupuncture, définit l'homme comme une plante exquise née entre le Ciel et la Terre : il est le produit de la circulation des énergies et des souffles qui lui viennent de la Terre et du Ciel.

La circulation des souffles ne doit pas créer une image de courants d'air. Par souffles les anciens Chinois entendaient une réalité complexe et polymorphe ; tout ce qui dans l'individu permet sa croissance, l'apparition et la plénitude de ses facultés perceptives, l'accord intuitif et spontané avec le réel ambiant. Nous parlerions, en termes d'épistémologie occidentale, de dynamisme ontologique.

Cette unité profonde du réel, de tout ce qui existe, au-delà de la multiplicité infinie des manifestations, caractérise la vision de l'univers. Elle caractérise aussi la vision de l'artiste pour qui le réel ne s'identifie pas seulement aux données spatio-temporelles objectives, mais qui embrasse aussi toute la mouvance du possible, du virtuel, de l'intemporel, l'immense domaine de la mémoire et de l'imagination poétique. C'est la vision de Karel Appel, telle qu'elle se manifeste dans son « art de la rue » et du rebut, dans son recyclage sémantique des objets trouvés, des déchets urbains.

L'art de la rue, c'est une vieille histoire chez Karel Appel, promeneur-né, grand piéton d'Amsterdam, de Paris et de New York : de la récolte des objets sur le trottoir ou la chaussée, l'artiste tire les éléments d'une recombinaison métamorphique. Ce sont les regardeurs qui font l'art : la phrase de Duchamp définit bien la position morale et mentale de Dada vis-à-vis du ready-made. Les surréalistes eux aussi n'ont pas été insensibles à l'insolite beauté de l'obsolescence, à la mutation sémantique de l'objet usuel, une fois dépassé ou épuisé son stade fonctionnel.

Chez Karel Appel, l'approche du réel de la rue est spontanément intuitive, organique, biologique ; voilà pourquoi je préfère pour situer le « street art » dans son œuvre, avoir recours à la métaphore chinoise du Ling Shu : la vision métamorphique de Karel Appel est le produit de la circulation des énergies et des souffles qui émanent de sa terre, le réel urbain, la réalité de la rue hollandaise, parisienne ou new-yorkaise.

L'œuvre d'Appel est abondante, imposante, monumentale, elle s'étend sur quarante ans. Quarante ans aussi de street art, de promenade dans la rue, de collecte et de recyclage des objets trouvés, qui deviennent une foule de personnages, une infinie galerie de portraits, un bestiaire fabuleux.

La permanence de cette vision métamorphique tout au long de l'œuvre constitue l'un des fondements de la conscience ontologique de l'artiste, une qualité intuitive du regard qui s'identifie au *souffle* créateur. C'est ce que, significativement d'ailleurs, Appel dénomme « Kinetic Thinking », sa pensée cinétique : « L'objet en soi n'est rien, il n'est qu'une part de la vision totale des choses en évolution continue. »

La « Kinetic Thinking » est la marque de l'unité de l'être et du réel, de l'analogie profonde entre la structure ontologique individuelle et la structure générale de l'univers. Le processus organique de la pensée cinétique se traduit par un enchaînement logique rigoureux, déclenché par la promenade dans la rue : la découverte, la collecte et l'assimilation de l'information liée à l'objet (ce sont parfois aussi des mots) — ces opérations, dans leur déroulement instantané constituent une activité vitale, une prise de conscience existentielle qui trouve sa fin en soi dans le phénomène de consommation, de digestion, de défécation. L'imagination est la vie, la poésie du regard est un instant biologique.

Appel est le premier à reconnaître l'importance de la révolution critique du regard assumée par Dada, qui l'a profondément marqué. Mais il en a tout naturellement transposé les termes sur le plan de l'évolution biologique. Lorsque Marcel Duchamp pose sur un tabouret une fourche et une jante de bicyclette, il fait un ready-made : il procède au baptême artistique de ces objets usuels, il en fait une sculpture.

Quand Appel assemble une boîte de savon,

des broches et une assiette en pain azyme pour en faire une tête de clown, il fait de l'Appel, tout comme Picasso fait du Picasso lorsqu'il pose un guidon sur une selle de bicyclette pour en faire une tête de chèvre, ou lorsqu'il assemble du papier, des chiffons, des clous et des ficelles pour en faire une guitare.

La différence n'est pas dans le regard, mais dans sa portée générique, dans la qualité du « souffle » et le rythme de sa circulation. L'harmonie de l'être et du monde, son osmose unitaire dans l'univers se retrouvent dans la continuité biologique de l'imaginaire. Dans le vieux bois, la ferraille, les plumes ou les gadgets Appel reste Appel, comme sur la toile aux savantes épaisseurs d'huile ou sur la pierre lithographique. Cette approche millénaire du réel que l'artiste hollandais du vingtième siècle, figure de proue du mouvement Cobra assume avec la même spontanéité de l'instinct biologique, avec le même naturel que l'antique chinois — ce sens fondamental de la réalité a constitué tout le champ de la réflexion ontologique dans la pensée philosophique allemande. De cette réflexion nous sommes encore aujourd'hui, nous Occidentaux, demeurés tributaires :